

Tous vos gens à latin. Le latin, langue savante, langue mondaine (XIV^e-XVII^e siècles), études réunies et éditées par Emmanuel Bury. Genève, Droz, Travaux d'Humanisme et Renaissance, n° 405, 2005. Un vol. 18 x 25 de 463 p.

Derrière le clin d'œil à l'auteur des *Femmes savantes*, le volume rassemble, encadrées par une introduction d'Emmanuel Bury et un brillant exposé conclusif d'Alain Michel sur l'actualité et l'avenir du latin, vingt-trois communications, toutes consacrées à un aspect particulier de la place du latin dans l'Europe moderne. Le choix d'une chronologie très longue, plus étendue encore que ne le laisse penser le titre de l'ouvrage (quelques communications remontent jusqu'au haut moyen âge, voire même à la fin de l'Antiquité, d'autres vont jusqu'au XVIII^e siècle), permet d'explorer l'ensemble d'un règne du latin comme langue de savoir depuis la fin de l'Empire romain jusqu'au triomphe définitif des langues vernaculaires.

Naturellement, l'impression dominante laissée par la lecture, comme il est fréquent dans le cas des ouvrages collectifs, est celle de la dispersion. Les communications, pour la plupart de haute qualité scientifique, explorent toutes des aspects très pointus d'un sujet en lui-même extrêmement vaste. La diversité des points abordés et des approches aboutit donc à une vision éclatée du sujet traité. Tout en ouvrant des horizons parfois méconnus sur la latinité européenne, le volume peine à dégager un panorama d'ensemble.

On voit cependant, au fil de la lecture, revenir plusieurs questions qui en fin de compte construisent les cadres dans lesquels s'élabore la question de la place du latin dans la culture européenne. On se contentera donc d'indiquer les axes de recherche majeurs, tels qu'ils se dessinent au fil du recueil, plutôt que d'énumérer les communications.

Un premier trait saillant du recueil est la réflexion sur la place du latin face aux langues vernaculaires. Le latin est reconnu comme trait d'union de la chrétienté médiévale, morcelée entre diverses langues vernaculaires, mais se posent dès le moyen âge les problèmes du lien généalogique entre le latin et les langues parlées en Europe, du choix du latin ou du vulgaire pour la rédaction des ouvrages savants (les ouvrages théoriques sont en latin, les ouvrages à finalité pratique emploient plutôt la langue vulgaire). Le prestige du latin dans le monde savant tient à sa stabilité : c'est une langue grammaticale, fixée par des règles, par opposition aux langues vernaculaires, mouvantes, qui évoluent au gré de l'usage. Ce qui n'empêche pas, au fil des siècles, un certain nombre d'interactions : le latin macaronique, par exemple, représente un cas extrême de la contamination avec les vernaculaires.

Autre point capital, le statut de la langue latine. Sa suprématie vient d'abord de son statut de langue sacrée, à côté du grec et de l'hébreu. C'est aussi la langue du savoir et de la culture par excellence. Tout au long du moyen âge, mais aussi à la Renaissance (voir l'exemple de Jérôme Cardan) et encore au XVII^e siècle (dans l'œuvre de Fermat) le latin reste la langue privilégiée de la communication scientifique et de la pédagogie. La place du latin dans les ouvrages pédagogiques permet d'ailleurs de mesurer sa domination puis son affaiblissement progressif : les premières grammaires allemandes, au XVI^e siècle, sont rédigées en latin, la langue allemande est donc pensée à travers les structures du latin. À la fin du XVII^e siècle en revanche, le latin n'est plus une langue parfaitement et directement maîtrisée : le français s'installe dans les dictionnaires et les grammaires du latin. Quant au « frantin » du *De viris illustribus* de Lhomond, au XVIII^e siècle, c'est un latin coulé dans les structures de la langue française, à des fins pédagogiques, à l'intention d'un public francophone pour qui le latin est désormais une langue morte. D'autre part la mise en question des disciplines qui ont utilisé le latin nourrit l'exploitation comique de la figure du pédant. Le latin est parfois perçu comme un idiome incompréhensible, un instrument de domination et de manipulation utilisé par des institutions jalouses de leur pouvoir.

De quel latin est-il question d'ailleurs ? Parler « du » latin ne dispense pas en effet de s'interroger sur ses divers visages : la Renaissance est entre autres choses le retour à une pure latinité contre le latin scolastique et médiéval. Au sein même du courant humaniste ensuite, diverses acceptions du bon latin se font concurrence : le cicéronianisme strict, incarné par les humanistes italiens s'oppose à la pratique érasmiennne plus libre, mais usant néanmoins d'une langue limpide et dépouillée, comme celle des *Paraphrases* des Évangiles (ce qui montre que le latin n'est pas réfractaire à la vulgarisation). Ainsi le XVI^e siècle est le moment de débats parfois vifs sur les principes fondamentaux qui organisent la langue latine (dans le *De causis linguæ latinæ* de Scaliger par exemple), mais aussi sur la prononciation (chez Erasme et encore Scaliger).

Enfin, quelles disciplines le latin a-t-il diffusé ? Les disciplines spéculatives d'abord, philosophie et théologie. Dès le moyen âge s'élabore par le style ou les néologismes, une langue spécifique des écrits philosophiques. Diverses communications mettent en évidence des aspects précis de cette vitalité du latin philosophique, langue de diffusion des deux courants de pensée majeurs, platonisme et aristotélisme : c'est le latin, en concurrence avec l'italien, qui diffuse la pensée néo-platonicienne au XVI^e siècle dans les traités d'amour. En latin également sa contestation aristotélienne par Nifo. Les traductions latines d'Aristote par Sepulveda entendent revenir au vrai Aristote, contre celui qui a été forgé par la scolastique. Ici encore, c'est vers la fin du XVII^e siècle qu'émerge une interrogation sur les insuffisances philosophiques du latin. Le *Leptatatos* de Caramuel, lointain héritier de la pensée scotiste, invente plusieurs verbes pour remédier à la confusion autour de *esse*. C'est le signe que les catégories de pensées propres aux Anciens semblent ne plus convenir. Or le latin a été aussi la langue des sciences et des techniques (météorologie, construction navale, chorégraphie, anatomie, entre autres...), de l'histoire et de la géographie et même des relations de voyages au Nouveau Monde. C'est justement dans ces domaines que s'est posée avec la plus grande acuité la question de son adaptation aux réalités spécifiques du monde moderne : comment parler en latin des choses du nouveau monde (objets exotiques, espèces animales et végétales inconnues), des institutions de l'Espagne moderne (dans les chroniques de Sepulveda en latin sur le règne de Charles Quint) ? Même les savants qui utilisent le latin, comme Cardan, doutent de sa capacité à exprimer les nouveaux concepts mathématiques. Fermat le met dans ses écrits en concurrence avec le français. À l'orée du siècle des Lumières, le latin est donc en passe d'être disqualifié par la complexité et la nouveauté croissante des matières. L'*Encyclopédie* de Diderot met un terme définitif, au XVIII^e siècle, au règne du latin scientifique.

Cette rapide synthèse n'a d'autre ambition que de suggérer la richesse du recueil. Un index des noms, très fourni, permet de mesurer la diversité des domaines et des aires culturelles concernées par la question du latin, que ne peut éviter aucun chercheur spécialisé dans l'étude de la littérature française moderne.

Richard CRESCENZO